Les sanctions à l'école : l'expérience russe

Sanctions at school: The Russian experience

Las sanciones en la escuela: la experiencia rusa

Elena Nikolaeva et Lyudmila Savinova

Traducteur : Sylvaine Herold

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ries/8717>

DOI : 10.4000/ries.8717

ISSN : 2261-4265

Éditeur

France Education international

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 63-70

ISBN : 978-2-85420-624-1

ISSN : 1254-4590

Référence électronique

Elena Nikolaeva et Lyudmila Savinova, « Les sanctions à l'école : l'expérience russe », *Revue internationale d'éducation de Sèvres* [En ligne], 81 | septembre 2019, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 12 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ries/8717> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ries.8717>

Les sanctions à l'école : l'expérience russe*

Elena Nikolaeva

Lyudmila Savinova

Université pédagogique d'État Herzen,
Saint-Pétersbourg

En Russie, on trouve trace du débat sur les méthodes d'enseignement pour les enfants dès les premières sources écrites. Dans tous ces documents, la préférence en termes de choix d'une méthode d'enseignement efficace était donnée à différents types de sanctions, y compris les châtiments.

Le livre central du ^{xvi}^e siècle russe, qui établit les règles d'interaction entre les membres de la famille, est le *Domostroï*¹ – un recueil de règles de la vie de tous les jours, comprenant des informations sur la manière de se comporter en diverses circonstances. Cet ouvrage se fondait sur l'idée orthodoxe de sanction comme mesure nécessaire en raison du péché originel de l'homme. Voici un extrait de cette source de savoirs sur la façon dont les parents devaient élever leurs enfants :

Punissez votre fils en sa jeunesse, accordez-vous du repos dans votre vieillesse et procurez de la beauté à votre âme. Et ne le regrettez pas : si vous frappez le petit garçon avec un bâton, vous ne mourrez pas et cela sera plus sain pour vous ; en punissant son corps, sauvez son âme de la mort. Si vous avez une fille, faites-en la cible de votre sévérité et sauvez-la des infortunes du corps. [...] Dans toute société, vous pourrez être fier de vous et n'aurez jamais à souffrir à cause d'elle. Tout en aimant votre fils, infligez-lui des blessures – et ne l'encensez pas. Punissez votre fils dès sa jeunesse et réjouissez-vous de sa maturité ; vous pourrez alors faire son éloge parmi les détracteurs, et vos ennemis vous envieront. Élevez les enfants dans les interdits et trouvez en eux la paix et la bénédiction. Ne riez pas en vain à jouer avec eux : vous y trouverez du repos dans le petit, mais endurez de grandes souffrances et planterez des épines dans votre âme.

Il est nécessaire de préciser que le terme punition en russe (*nakazanie*) peut également provenir d'un autre mot, *nakaz*, qui signifie conseil. Certaines parties du *Domostroï* contiennent donc des conseils pour l'éducation des enfants, au-delà de l'idée de punition.

Les sanctions étaient également utilisées dans les établissements scolaires. Voici une description de la manière dont débutait un cours dans une école religieuse au milieu du ^{xix}^e siècle, tirée des souvenirs du médecin humaniste S. Sychugov (1916) :

Les tiges ou les verges étaient préparées dans le jardin de bouleaux de l'école et, de plus, chaque automne, du fait de leur consommation importante, plusieurs charrettes en étaient achetées. Les verges étaient faites d'un faisceau de brindilles, de 2 ou

* Article traduit depuis l'anglais par Sylvaine Herold.

1. Le *Domostroï* ou « ménager » est un recueil d'usages domestiques russes du ^{xvi}^e siècle qui procure à la petite noblesse et à la bourgeoisie naissante des règles de vie familiale et sociale, et qui révèle l'archaïsme de la société russe à cette époque (source : Larousse). (NDT)

3 pouces d'épaisseur et de 4-5 quarts de long². Elles étaient humidifiées avec de l'eau face à la classe et cuites à la vapeur dans les poêles pour rendre le châtiment plus cruel. Des exécuteurs expérimentés, s'ils étaient amenés à fouetter des ennemis ou simplement des personnes qu'ils n'aimaient pas, pouvaient provoquer des saignements après seulement un ou deux coups.

La flagellation était infligée par un ou deux exécuteurs et des personnes que l'on appelait teneurs de mains, de pieds et de têtes participaient également au processus. S'il avait été décidé par l'enseignant de fouetter presque à mort, deux domestiques étaient appelés en renfort ; c'étaient des hommes brutaux. Dès lors, ce n'était plus une flagellation mais une véritable séance de torture. Au troisième jour de ma vie de boursier, je dus assister avec horreur, et une sorte de stupeur, à la manière dont 15 à 20 personnes furent fouettées jusqu'au sang après que le professeur en eut donné l'ordre. Certains d'entre eux reçurent au moins 40 coups de verges. Il régnait un brouhaha infernal dans la salle de classe : l'un gémissait, un autre pleurait, un troisième hurlait des insanités, un quatrième poussait des cris stridents. Le sifflement des verges se mêlait à ces bruits puissants. Et cela dura une heure et demie à deux heures.

Les châtiments corporels étaient la principale méthode utilisée pour améliorer l'efficacité de l'enseignement à la fois à l'école et à la maison. Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que les appels en faveur de l'abolition des châtiments corporels à l'école se firent plus pressants (sans que cette tendance ne s'étendît toutefois à la sphère éducative familiale). Nikolay Pirogov (1859), un célèbre chirurgien ayant décidé de se consacrer au système éducatif et un fervent opposant aux châtiments corporels, a écrit :

Qui donc souhaite humilier les coupables par des châtiments corporels ? Cela ne revient-il pas à vouloir agir par la honte sur une personne ayant perdu toute honte ?

Lorsqu'Alexandre I^{er} créa un lycée où les futurs responsables des ministères devaient étudier afin de soutenir les nouvelles réformes, les châtiments corporels y furent interdits. On sait également qu'au lycée de Tsarskoïe Selo³, créé pour préparer les enfants de l'aristocratie au service public, les châtiments corporels étaient strictement proscrits. D'autres types de sanctions furent introduits, comme : inscrire le nom du fautif sur le tableau noir, l'asseoir à une table à part dans la salle de classe, l'isoler en cellule disciplinaire. Mais, comme beaucoup le firent remarquer, la punition la plus terrible pour les élèves du lycée était de perdre la disposition amicale et l'amitié de leur professeur. Un regard un peu plus sévère ou une attitude un peu plus froide de leur mentor agissait avec beaucoup plus d'efficacité sur les élèves et les incitait à s'améliorer beaucoup plus rapidement que les cellules de punition ou les « listes noires » (Nikolaeva, 2010).

Notons qu'à cette même époque le futur empereur Nicolas I^{er} (le frère cadet d'Alexandre I^{er}) étudiait également. Mais il eut très certainement moins de chance que les élèves du lycée. Le général Lamsdorf fut choisi par l'empereur Paul I^{er} pour être responsable de son enseignement. Lamsdorf n'avait aucune disposition spéciale pour l'enseignement, mais il fit de son mieux pour le former à sa façon. Un grand prince ne pouvait librement et naturellement se lever, s'asseoir, marcher, parler, se

2. Soit environ 5-7 cm d'épaisseur sur 1 m de long. (NdT)

3. Le lycée impérial de Tsarskoïe Selo, ouvert le 19 octobre 1811 à Pouchkine, était un établissement destiné à l'éducation de la jeunesse aristocratique russe. (NdT)

laisser aller à la joie ou à faire du bruit comme les autres enfants ; il était à chaque pas arrêté, corrigé, admonesté, harcelé, menacé... Nikolaï Pavlovich n'appréciait pas particulièrement les dispositions de son tuteur. Il était d'une nature obstinée et d'un tempérament de feu. Au lieu de tempérer ce caractère par une certaine mansuétude, Lamsdorf opta pour la sévérité, de manière presque inhumaine, se permettant même de battre le grand-duc avec des règles, des balais, etc. De rage, il saisissait le garçon par les épaules ou par le col et le projetait contre le mur, de sorte que celui-ci en demeurait presque inconscient (Tikhomirov, 1998).

Les châtiments corporels ne furent abolis qu'en 1864, avec la nouvelle loi sur les collèges et les lycées. Les dirigeants de l'Église s'opposèrent à une telle libéralisation. L'adoption d'une charte générale des lycées ne signifia pourtant pas la fin des châtiments corporels dans l'ensemble des écoles de cet immense empire. Ce mouvement ne fut observé que dans les grandes villes, où les parents éclairés participaient activement à la vie des établissements scolaires.

En Russie, le ^{xx}e siècle est associé aux événements de la révolution d'Octobre, qui conduisirent à un changement d'ordre et à des évolutions fondamentales dans le système éducatif. L'école devint accessible à tous. Ce furent non seulement les enfants, mais également leurs parents qui furent éduqués. Les châtiments corporels furent abolis à l'école, ainsi que toute forme de sanction. Mais il apparut bien vite que la plupart des enfants n'étaient pas prêts à apprendre sans sanctions. En 1935, l'école adopta un système de notation. Les mauvais élèves étaient réprimandés devant toute la classe pour paresse, manque de désir d'apprendre et de travailler, ils étaient mis au ban, qualifiés de trainards, de parasites, de traîtres, etc. À l'époque soviétique, une autre possibilité de sanction était de ne pas accepter un élève dans les différentes organisations considérées comme obligatoires aux différents âges : *octyabryata* (pour les enfants de 7 à 8 ans), pionniers (pour les enfants de 9 à 13 ans), *komsomoltsy* (pour les enfants de 14 ans et plus). 90 % des écoliers appartenaient à l'une ou l'autre de ces organisations. En devenir membre faisait partie d'un processus solennel. La non-admission était dès lors perçue comme extrêmement douloureuse par les enfants et pouvait avoir d'importantes conséquences, pouvant conduire au renvoi de l'école. Les élèves pouvaient ne pas être admis dans ces organisations non seulement en raison de leurs mauvais résultats scolaires, mais également car ils ne participaient pas aux activités communes à tous les enfants.

Comme auparavant, les sanctions visaient à maintenir la discipline. Elles n'étaient pas nécessairement directes et pouvaient concerner indirectement les enfants. Ainsi, toutes les notes des copies d'examens étaient lues à l'ensemble de la classe et discutées. Les mauvais élèves étaient convoqués par le conseil pédagogique, où ils étaient réprimandés par les enseignants. Ceux-ci pouvaient convoquer les parents, qui pouvaient également assister au conseil des enseignants. De retour à la maison, les parents s'occupaient alors de leurs enfants selon leur propre vision des choses ; et cela prenait souvent la forme de punitions physiques.

Voici un extrait d'ouvrage décrivant la violence des sanctions parentales lorsque leurs enfants obtenaient de mauvaises notes :

Leni Soplivy avait eu 3 [équivalent de la note C] en études et 2 [F] en comportement. Son père, Senya, l'avait donc battu avec une ceinture ou une corde à linge afin qu'il « devienne un peu moins bête ». Si les voisins se plaignaient de Lenya, son père

bondissait dans la cour en sous-vêtements de satin et le giflait sans pitié... Lyonka pleurait, reniflait et gémissait, jurant qu'il ne serait jamais plus comme ça de sa vie. Grâce à la ceinture de son père, Lenya Soplivny était déjà en voie de redressement et continuait de rêver de devenir astronaute (Lyadovskaya et Perepyuk, 2008).

Dans la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, les idées humanistes se répandirent progressivement dans la pratique de l'enseignement en Union soviétique. L'enseignant exceptionnel que fut V.A. Sukhomlinsky, qui travailla avec les enfants et écrivit de nombreux ouvrages remarquables en matière d'éducation, a écrit plus tard, dans les années 1970, que les enfants devaient être élevés avec tendresse, affection et sans punition :

Et si, à grande échelle, dans l'ensemble des écoles, il est impossible de le faire, ce n'est pas parce que l'éducation sans punition est impossible, mais parce qu'un grand nombre d'enseignants ne sait pas comment éduquer sans punition. Si vous ne voulez pas de criminels dans notre pays, élevez les enfants sans punition. (Sukhomlinsky, 1972).

L'un de ses disciples, Sh. A. Amonashvili a par la suite déclaré :

Oui, je suis contre la sanction lorsqu'elle est appliquée de manière autoritaire, c'est-à-dire lorsque l'enfant ne l'accepte pas et la considère comme injuste. Cependant j'adhère à une telle mesure lorsque ma déception, mon optimisme et mon respect pour lui se transmettent à l'enfant. La sanction, en tant que mesure éducative, n'existe pas en elle-même ; sa valeur éducative dépend de la mesure dans laquelle l'enseignant qui recourt à la sanction est aimé et respecté de l'élève. (Amonashvili, 1996).

Actuellement, à l'école, la majorité des enseignants s'inscrivent dans la tradition d'Amonashvili, cherchant à gagner le respect des élèves et à les inciter à apprendre, non par des sanctions mais grâce à leur autorité. Cependant, les enseignants disposent toujours de l'évaluation, dont les résultats peuvent être communiqués à l'ensemble de la classe, et de la convocation des parents à titre de sanctions. Nous avons mené une enquête en ligne sur le type de sanctions que les enseignants peuvent utiliser lorsque les élèves ne respectent pas ce qui est attendu d'eux. Voici quelques-unes des réponses obtenues : un regard désobligeant (beaucoup se rappelaient comment un enseignant d'école primaire avait considéré avec mépris les élèves dans de telles situations) ; les cris ; la notation ; inscrire la note 2 (F) en comportement dans le carnet de liaison en convoquant les parents à l'école pour discuter. L'enseignant peut également envoyer l'élève chez le directeur d'établissement, le faire rester après les cours pour finir la tâche non accomplie. La plupart de ces sanctions sont indirectement adressées aux parents, comme une demande d'influence sur leur enfant.

Actuellement, cependant, le principal sujet de préoccupation ne concerne pas le comportement des enseignants, mais le comportement de certains parents en réaction aux notes obtenues par les enfants à l'école. En 2013, une loi décriminalisant les violences familiales a été adoptée (article 116 du Code pénal de la Fédération de Russie). Si les violences (« actions causant une douleur physique, mais n'entraînant pas de conséquences ») surviennent pour la première fois, elles passent de la catégorie des infractions pénales à la catégorie des infractions administratives, pour lesquelles les parents ne sont passibles que d'une amende de 30 000 roubles⁴, d'une

4. Soit environ 422 €. (NdT)

peine de prison de quinze jours ou de travaux correctionnels. Les actes de violence répétés demeurent des infractions pénales et peuvent être punis d'une peine allant jusqu'à sept ans d'emprisonnement. C'est pourquoi, chaque année, on continue d'enregistrer des assassinats d'enfants par leurs parents et de parents par leurs enfants.

La Fondation russe sur l'opinion publique a publié des données selon lesquelles un répondant adulte sur deux mentionnait avoir subi des châtiments corporels, dont 16 % souvent et 33 % rarement. Les garçons sont punis beaucoup plus souvent que les filles ; 40 % des hommes et 55 % des femmes n'avaient jamais été punis physiquement. L'opinion selon laquelle il n'existe pas en Russie de parents qui punissent physiquement leurs enfants n'a été soutenue que par 2 % des répondants. 82 % des élèves de Saint-Pétersbourg ont déclaré que les méthodes de punition corporelle qui leur étaient appliquées étaient nécessaires et 61 % qu'ils approuvaient pleinement le châtiment corporel en tant que mesure éducative.

Nous avons interrogé des enfants âgés de 5 à 15 ans ainsi que leurs parents sur les méthodes de sanction utilisées au sein de la famille. Il en ressort que les enfants parlent plus franchement de la sanction que leurs parents. Près de la moitié des parents d'élèves du primaire ont refusé de répondre à la question de l'existence de sanctions (bien qu'ils aient ensuite répondu à des questions sur leurs caractéristiques), tandis que les parents d'élèves du secondaire ont préféré coopérer et ont répondu à toutes les questions. Alors que les enfants pensent être punis pour des problèmes d'apprentissage, les parents mettent en avant des problèmes de comportement, liés aux tâches ménagères et la correction de traits de caractère. De ce fait, les parents se sont montrés incapables d'identifier avec exactitude, face à leurs enfants, ce qu'ils avaient voulu faire changer. Il est également possible que leurs actes n'aient pas correspondu à la façon dont ils se les expliquaient à eux-mêmes.

Lorsqu'on leur demande quels types de sanction sont utilisés dans leur famille, encore davantage de parents d'enfants de deuxième et sixième classe⁵ ont refusé de répondre. Cela peut s'expliquer par les réponses données par les enfants, évoquant des types de sanction assez insolites, comme par exemple punir les enfants avec des bâtons de bambou, les faire se tenir dans un coin sur une jambe, etc. Les parents d'adolescents plus âgés n'ayant pas recours aux punitions physiques donnaient des réponses plus complètes. Les parents ont rempli les questionnaires eux-mêmes, mais néanmoins un seul d'entre eux (sur 121 personnes) a dit parler à son adolescent dans ces moments-là, ce qui a été confirmé par la réponse de l'enfant. Quel que soit l'âge des enfants, près d'un quart des parents avoue crier (même si près de la moitié des enfants le mentionne). Près d'un cinquième des parents des enfants des niveaux inférieurs a évoqué des punitions physiques. Il s'avère que les enfants plus jeunes évoquent les punitions physiques plus fréquemment que leurs parents, mais que les adolescents le font moins souvent. Plus l'enfant grandit, plus il considère la maltraitance physique comme une humiliation et s'efforce donc de la dissimuler. Les parents changent également de stratégie éducative : plus les enfants grandissent, plus il est probable que la punition passe par la privation de quelque chose d'attrayant pour l'adolescent.

5. Soit la deuxième année du primaire et la deuxième année du secondaire, respectivement. (NdT)

La description de l'expérience de punition dépend de l'âge des enfants. Plus les enfants sont jeunes, plus ils ont peur. Ainsi les enfants disent-ils : « Je sens que j'ai mal au ventre », « Je sens que je dois réfléchir à mon comportement » ou « Je suis un mauvais enfant ». Chez les enfants du secondaire inférieur, on note plus souvent des sentiments sociaux (culpabilité, honte), tandis que les lycéens ont plus tendance à être agacés, voire agressifs. En revanche, les parents d'adolescents plus âgés sont plus susceptibles de ressentir du regret et de la culpabilité. Seuls deux parents ont insisté sur le désir de résoudre la situation de manière raisonnable, en laissant les émotions de côté.

Lorsqu'il s'agit de décrire les sentiments de l'autre au moment de la punition, l'incompréhension mutuelle est notable, bien que seuls trois parents l'aient repéré. Les enfants plus jeunes, qui ressentent surtout de la peur dans ces moments-là, attribuent de l'agressivité à leurs parents. Leurs parents perçoivent quant à eux des insultes chez les enfants, mais aussi des regrets. Les adolescents attribuent principalement à leurs parents des sentiments destructeurs – ressentiment, colère. Leurs parents, en retour, perçoivent chez eux de l'insolence, bien que certains d'entre eux perçoivent également des remords, des regrets, de la culpabilité. Lorsqu'on les interroge sur leurs sentiments, les enfants et les parents peuvent soit ne pas répondre du tout, soit dire : « Je ne sais pas », « Je ne me souviens pas », « Je ne ressens rien ». Derrière ces non-réponses ou les « je ne sais pas » se cachent, de notre point de vue, différentes positions. Les non-réponses expriment une méfiance envers l'enquêteur, sa compétence et la nécessité de lui transmettre des informations aussi sensibles. Les réponses du type « Je ne sais pas », « Je ne me souviens pas », « Je ne ressens rien » reflètent en grande partie le travail de défense psychologique des individus. La personne sait mais cela lui fait mal ou peur de l'évoquer. Cette réflexion a été confirmée par le dialogue avec une petite-fille de deuxième classe⁶. À la question « Que penses-tu que maman ressent lorsqu'elle te punit ? », elle a d'abord écarquillé les yeux, s'est penchée vers l'enquêteur et a répondu à mi-voix : « Pas besoin de savoir. Ça fait très peur. » Il est difficile de percevoir de la haine ou de la colère chez un proche (un enfant ou un parent), c'est un sentiment qui peut être destructeur pour l'individu. Les réponses du type « je ne sais pas » permettent de fuir cela.

De nos jours, les punitions directes sont interdites dans les écoles russes. Des scandales continuent néanmoins de surgir constamment. Par exemple, lorsque, quelque part en Russie, un enseignant inscrit le mot « idiot » sur le front de son élève ou qu'un autre frappe un enfant à la tête. Tous ces cas sont activement débattus et décriés dans la société russe. Bien entendu, après le débat public, ces enseignants sont renvoyés de l'école ou démissionnent d'eux-mêmes. Les enfants des grandes villes publient fréquemment des vidéos sur les comportements inconvenants des enseignants. C'est pourquoi, dans les établissements scolaires des grandes villes russes, il est rare que des sanctions sérieuses soient infligées aux élèves. Mais, en tout état de cause, les enseignants disposent d'un certain empire sur les enfants et peuvent parfois recourir à des indignités au lieu de justes sanctions.

6. La deuxième année du primaire. (NdT)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMONASHVILI Sh. A. (1996). *Réflexions sur la pédagogie humaine*. Moscou : éditions Shalva Amonashvili Publishing. [Амонашвили Ш. А. *Размышления о гуманной педагогике*. М.: Издательский дом Шалвы Амонашвили, 1996].

Documents du Comité central du CPSU et du Comité central du Komsomol sur le travail des organisations pionnières de l'ensemble de l'Union nommées d'après V.I. Lénine. 3^e édition. Moscou, 1970. [Документы ЦК КПСС и ЦК ВЛКСМ о работе Всесоюзной пионерской организации имени В. И. Ленина. 3-е изд. М., 1970].

Domostroy (1994). Saint-Petersbourg : Science (Monuments littéraires). [Домострой. СПб: Наука, 1994 (Серия «Литературные памятники»)].

LYADOVSKAYA M., PEREPYUK G. (2008). *People from the city of A. Novossibirsk* : éd. universitaires Géo. [Лядовская М., Перепюк Г. Люди из города А. Новосибирск: Гео, 2008].

NIKOLAEVA E.I. (2010). *Carrot and stick*. Saint-Petersbourg : Speech. [Николаева Е.И. Кнут и пряник. СПб: Речь, 2010].

PIROGOV N.I. (1985). *Règlements pour l'inconduite et la punition des lycéens du district de Kiev. Œuvres pédagogiques choisies*. Moscou. [Пирогов Н.И. Правила о проступках и наказаниях учеников гимназий Киевского учебного округа. Избранные педагогические работы. М., 1985].

Recueil complet des lois de l'Empire russe (1874). Deuxième recueil, vol. 46. Saint-Petersbourg : Imprimerie du second bureau de la chancellerie de Sa Majesté Impériale, n° 49860, p. 85-99. [Полное собрание законов Российской империи. Собрание второе. Т.46. Санкт-Петербург, Тип. II Отделения Собственной Его Императорского Величества Канцелярии, 1874. № 49860. С. 85-99].

SUKHOMLINSKY V.A. (1972). *I give my heart to children*. Kiev : Soviet School. [Сухомилинский В.А. Сердце отдаю детям. Киев: Радянська школа, 1985].

SYCHUGOV S.I. (1916). « Something like autobiography », *Voice of the Past*, n° 3, p. 102-120. [Сычугов С.И. Нечто вроде биографии // *Голос минувшего*. 1916. №3. С. 102-120]

TIKHOMIROV L.A. (1998). *On Monarchist Statehood*. Moscou : Oblizdat / Alir. [Тихомиров Л.А. Монархическая государственность. М.: ГУП «Облиздат», ТОО «Алир», 1998].